

MON FRÈRE et moi, c'est une longue histoire. Et belle. Du moins en partie. D'abord, il faut savoir que je l'appelle encore et toujours mon *petit* frère. Avec une grande tendresse de grande sœur. Car une grande sœur, j'étais, je suis et je resterai. Une vraie de vraie, en plus. De celles qui ouvrent volontiers leurs ailes de mère poule, qui ne sortent leurs griffes que pour ensuite se bercer de remords, et qui ne se confient à leurs poupées que pour obtenir, chez elles, le réconfort que d'autres leur ont refusé. Tout compte fait, Aubin (c'est ainsi que Papa et Maman avaient nommé leur second et dernier-né) était un frère pas si différent de la plupart des garçons du village. Il crachait par terre à chaque coin de rue, détestait se laver les pieds, les cheveux et bien d'autres parties du corps, prenait un malin plaisir à arracher, une par une, leurs longues pattes aux faucheux qu'il capturait un peu partout et ne manquait pas, parfois, de me jouer un mauvais tour.

En dépit de nos chamailleries, nous étions soudés. Ainsi, quand Aubin se faisait enfermer dans la cabane au fond du jardin pour avoir terrifié mes parents avec une de ses fugues, j'allais l'y rejoindre. Je me fourrais entre les thuyas masquant la hutte pourrie, déverrouillais la porte et la refermais derrière moi. Avant de m'accroupir à côté de mon frère, je glissais la clef dans le soutien-gorge noir que je m'étais permis d'emprunter à Maman. Je tenais

à ce rituel. En atterrissant, la clef, de son métal lisse et froid, donnait un coup de pouce à mes seins en éclosion. Cela ne durait que quelques secondes.

Aubin ne donnait jamais l'impression de s'ennuyer dans cet espace sombre de deux mètres sur trois. Nous nous serrions l'un contre l'autre et jouions à qui garderait le silence le plus longtemps. C'était toujours moi qui perdais. Aubin était avare en paroles. Au désespoir de Papa et Maman, il n'avait jamais dit grand-chose. Juste le nécessaire pour assurer sa survie : J'ai faim ! J'aime pas les choux-fleurs ! Ça fait mal, là ! J'peux aller jouer dans la forêt ? D'ailleurs, les rares fois qu'il avait abordé un sujet moins basique, cela avait failli mal tourner.

Aussi, au bout d'une demi-heure, me mettais-je à lui raconter des histoires. Souvent des anecdotes que j'avais apprises par ouï-dire et que je grossissais à coups de feux-follets, de loups-garous ou, arrivée à court d'inspiration, de faucheux carnivores. Pas de quoi effrayer mon frère. Dans la semi-obscurité, ses yeux scintillaient comme ceux de Miaou qui, régulièrement, venait nous tenir compagnie. Aubin et moi nous étions tellement affrontés au sujet du nom à donner à notre chat que celui-ci se l'était choisi lui-même. Miaou. C'était pour lui, beaucoup plus que pour notre propre confort, que nous laissions ouvert le vasistas à côté de la porte.

L'arrivée du chat sonnait la fin de mes monologues. Sa tête duveteuse se nichait dans le creux de nos jambes et de nos bras. Son nez humide et auréolé d'inévitables moustaches nous titillait, encore et encore, jusqu'à ce que nous cédions et rendions à Miaou ses bises et ses câlineries. Nos mains, alors, se disputaient le mince dos courbé, se frôlaient, se touchaient, s'enchevêtraient et, pour finir, nous n'étions plus capables de dire qui de nous

trois nous caressions, ni qui de nous trois produisait ce ronronnement lourd, aussi lourd que le vrombissement des camions de Papa. Ainsi naquit un nouveau rituel, qui s'ajoutait à celui de la clef et qui nous transportait hors de notre cellule. Aubin semblait vivre ces moments avec autant d'intensité que moi. Je le soupçonnais de multiplier les fugues rien que pour pouvoir se retrouver, avec moi et Miaou, dans la cabane – notre cabane.

Un jour, alors que nous étions loin, si loin que nous avions perdu toute notion de temps, la porte s'ouvrit. On aurait dû le savoir. L'obsession de nos parents de collectionner des doubles, voire des triples clefs, n'épargnait aucune serrure. Seul Miaou eut le temps de s'échapper.

Maman était hors d'elle, cela lui arrivait souvent avec ses douleurs dans la tête, mais elle se retint encore.

— Je – m'en – dou – tais.

La lenteur cadencée qu'elle avait mise dans ces mots présageait le pire. Éclair et coup de tonnerre fusionneraient dans un feu d'artifice qu'il valait mieux admirer de loin.

— Debout! Tous les deux! Et toi, Aubin, rhabille-toi!

Elle marqua une pause. Peut-être à cause de ses douleurs. Ou peut-être à cause de la haie de thuyas, qui se mit à miauler. Un miaulement prudent, empreint de regrets. Maman reprit :

— Encore un coup comme ça et je le dis à Papa! Vous vous rendez compte de ce que vous étiez sur le point de faire? Et, se tournant vers moi : si tu tombais enceinte, en tout cas, ce ne serait pas moi qui changerais les langes d'un enfant pareil!

Cette dernière phrase, elle l'avait presque hurlée. Là, franchement, elle pétait les plombs! Je sentis monter en

moi les larmes. J'aurais voulu hurler à mon tour. Lui lancer à la figure qu'elle s'imaginait n'importe quoi, qu'il fallait toujours qu'elle en rajoute, que j'en avais marre de marcher sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller ses maux de tête. Oh oui, je lui aurais dit ma vérité! Et elle lui aurait donné mal à la tête!

Heureusement qu'à ce moment, Papa, au volant d'un de ses camions, avait rempli l'air de son grondement familier. Bientôt, ce serait l'heure du repas du soir.

Maman criait beaucoup. Et fort. Sur moi surtout, qui avais une voix à lui opposer et qui ne manquais pas de m'en servir. Elle n'était pas raisonnable. Enfin pas toujours. Mais aurait-elle pu l'être, avec ces douleurs incessantes que le Bon Dieu lui faisait supporter dans le monde d'ici-bas?

— Maman n'y peut rien, nous serinait Papa, elle a besoin d'exploser de temps à autre. Ça lui fait du bien, ça lui desserre le nœud dans sa tête. Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est.

Et lui, le savait-il? Dès que s'amoncelaient les nuages dans les yeux de Maman, il prenait le chemin de ce qu'il appelait l'atelier. Un immense hangar en tôles blanches, qui coupait notre maison du village et abritait la grande fierté de Papa, sa flotte: trois camions, quatre bulldozers (un grand et trois petits) et une panoplie d'autres machines destinées à tracer des routes à travers champs et forêts.

— Avec une flotte pareille, on a toujours de l'ouvrage, se justifiait-il, avant de fermer la porte derrière lui.

Il y avait, en effet, toujours des ordres à donner, l'un ou l'autre moteur à huiler, une batterie à remplacer ou, simplement, un engin à faire rugir pour ne plus entendre

les lamentations de Maman.

Elle, entre-temps, faisait les cent pas dans la maison. Du salon à la cuisine, de la cuisine au hall – etcetera. Comme cette fourmi qu’Aubin avait un jour enfermée dans un bocal et qui tâtait les parois, se demandant pourquoi *elle* voyait le monde alors que le monde, lui, ne semblait pas la voir, elle. Il arrivait que Maman s’arrête d’un coup, au milieu du salon. Un instant on pouvait croire que la tempête s’apaisait. Vain espoir.

— Bon Dieu, marmonnait-elle, en levant les yeux vers la cheminée en imitation de granit.

Là, son regard ne rencontrait pas le fils de l’Imploré, mais une photo ovale prise par un professionnel : elle, toute voilée de blanc ; lui, tout en noir avec un chapeau loué pour la circonstance ; eux deux, sur le point d’unir leurs lèvres.

Plus nous tentions de ménager Maman, plus nous accumulions les coups dans l’eau. À croire que nous n’étions vraiment pas doués. Ni pour apprécier la grande maison, trônant sur son remblai d’un mètre et demi et à laquelle nous préférons le renfermé d’une cabane en bois. Ni pour juger à sa juste valeur le vert uni de la pelouse, prolongement parfait de la moquette du salon et que nous dédaignons au profit de l’ombre des sapinières.

— Ayez donc un peu d’estime pour Maman !

Papa revenait à la charge. À défaut de médicaments et de thérapies efficaces, il nous prescrivait le placebo de l’Estime. *Estime Unlimited*. Marque déposée, testée en laboratoire. Mais l’estime, c’est quoi ? Est-ce dire « elle te va bien, cette robe », alors que ce bleu-là, tu détestes, on dirait une pensionnaire d’un autre temps – mais si tu lui dis *ça...* ?

— Essayons, insistait Papa, essayons !

Car lui aussi en avait assez. Cela faisait longtemps que Maman criait et hurlait. Depuis ma naissance, pour être précise.

★

Dans mes souvenirs, je me vois debout, bien droite sur mes jambes dont je sens déjà qu'un jour, elles me mèneront loin. Je vais avoir trois ans. J'explore le monde : une surface verte, rectangulaire, rasée au plus court. Et tout autour, des murs. Verts eux aussi, mais d'une autre nuance. Le jardinier a taillé la haie pas plus tard qu'hier. Il vient quatre fois par an. C'est beaucoup, mais c'est indispensable. Ça pousse tellement vite, les thuyas...

Par-ci, par-là, des brindilles oubliées jonchent la pelouse. Elles sentent bon. Comme du miel. Comme les sapinières que je devine au-delà de la haie, derrière l'étang dont je dois encore découvrir l'existence.

Une brindille entre mon pouce et mon index. Elle est suspendue dans l'air. Elle s'approche, effleure mes lèvres. Du miel. Des cris.

— Colline ! Lâche cette brindille ! Cette manie de manger tout ce qui te tombe entre les pattes ! Tu veux t'empoisonner ?

Maman est apparue sur la terrasse, pâle, éreintée. Ses mains reposent sur la rondeur extrême de son ventre qui s'agite. Simultanément, elle crie. Sa voix se perd entre les murs de thuyas. Je laisse tomber la brindille, regrette l'odeur de miel, les cris se meurent. Maman, pourtant, est toujours là, les mains sur le ventre. Un ventre qui, tout à coup, se tient coi.

★

— C'est à cause de ton papa qu'elle n'arrête pas de crier. Il ne pense qu'à ses machines. Il n'écoute que ses machines. C'est ma maman qui le dit: Josyane, dit-elle, on l'entend crier jusque dans le village. Jusque chez les Poncelet.

Je ne réagis pas aux propos de Béatrice. Je me dis juste que chez les Poncelet, c'est déjà loin. Béatrice, toutefois, insiste :

— Ma maman sait ce qu'elle dit. Elle ne part pas travailler. Elle est au courant de tout.

Je hoche la tête pour lui donner raison, mais je n'y crois toujours pas. Maman ne crie jamais sur Papa. C'est sur Aubin qu'elle crie. Et sur moi.

Il faut que je tire ça au clair. Mais pour l'instant, je me contente de l'explication de mon amie. Si sa mère le dit... Et si elle-même le confirme de vive voix! Elle n'est pas bête, Béatrice, quoi que prétendent certains. Ceux-là, par exemple, qui dans la classe, dès que la maîtresse a le dos tourné vers le tableau, se mettent à chuchoter en chœur « Béa, bêtasse! » et bien d'autres trouvailles littéraires.

★

Il faut dire qu'au village, ce n'est pas l'excès de culture qui empêche les gens de trouver le sommeil. Et si leur sommeil se fait malgré tout attendre, c'est en raison d'autres cultures : celle du blé, qu'une pointe de gel risque de mettre à mal, ou celle du maïs, qu'une harde de sangliers vient de piétiner. Au village, on ne fait pas dans le détail, mais dans le bétail. On aime les gros morceaux, les découpes simples, les paroles à l'état brut. De quoi effrayer Aubin.

Mais revenons-en à Béatrice. Aubin, j'aurai encore

l'occasion de parler de lui. Amplement. Car Aubin, c'est toute ma vie.

Béatrice, donc. J'étais la seule de la classe à ne pas l'appeler Béa. Je mettais un point d'honneur à respecter son prénom dans toute sa longueur – dans toute sa splendeur aussi. Bien sûr, il m'arrivait de l'écourter, non pas pour chahuter mon amie, mais parce que j'avais tant de choses à raconter. Ainsi, quand les mots se bousculaient dans ma bouche et s'emberlificotaient dans la frénésie de ma langue, je raccourcissais son prénom, boudant Béa au profit de Trice.

Ça sonnait nettement mieux que Béa. Ça lui allait, en plus. Ça l'amincissait. Non qu'elle fût vraiment grosse. Elle avait ce qu'on peut appeler une tendance à l'embonpoint. Et si, en cette dernière année de l'école primaire, Trice comptait deux ans de plus que la plupart des élèves, cela n'avait rien à voir avec la prétendue bêtise de Béa. C'était plutôt l'inverse, nous assurait l'assistante psycho-médicale de l'école, ralliée par la mère de l'intéressée : sa fille était douée à ne pas s'y tromper. Tellement douée que le *système* ne lui convenait pas. Le système scolaire, entendait-elle par-là, avec sa pédagogie uniforme qui n'excellait que par un nivellement vers le bas. En Amérique, il y avait des écoles spécialisées pour ce genre d'enfants. Des écoles où Béatrice serait jugée à sa juste valeur et ses faiblesses transformées en atouts. Car, pour être honnête, des faiblesses, sa fille n'en était pas dépourvue. La maman en était consciente et jamais elle ne nierait cette réalité – vous pensez bien. Elle n'était pas du genre à placer son enfant, son unique enfant, son enfant unique (bref : Béatrice) sur un piédestal en fermant les yeux sur tout ce qui la rendait humaine.

Mais il était encore loin le jour où la vague américaine

atteindrait le vieux continent et, a fortiori, le village. Sans doute qu'à ce moment, le monde ne serait plus ce qu'il était. Chacun aurait des puces électroniques implantées dans le cerveau, on pourrait remplir son bain depuis sa voiture aux sorties de la ville, par transmission de pensée entre l'Homme et la Machine, ou – comble de science-fiction – le Rideau de fer serait écroulé sur toute sa longueur, comme un jeu de dominos actionné par une main distraite. C'est dire si pour Béatrice, il n'y avait point de salut.

C'est en sixième primaire que je l'ai rattrapée dans son parcours scolaire. On se connaissait déjà, grâce aux mercredis après-midi passés ensemble l'année précédente, pendant que nos mères s'absentaient. Elles avaient consulté le même psy à L..., la ville toute proche, jusqu'à ce que ma maman mît fin aux séances. Les questions de l'homme l'indisposaient et, qui plus est, elle avait en horreur ses chaussettes rouges ornées d'un Mickey dont le sourire plastique jurait avec sa barbe grise de jardinier. À moins qu'il ne les changeât jamais (une odeur aigre-douce prêtait à le croire), il devait en posséder toute une collection. Toutes pareilles, avec ce rouge affreux et cette souris hideuse. Elles se dévoilaient sous son pantalon aux jambes trop courtes, quand, en début de séance, il s'allongeait sur un canapé usé après avoir prié sa patiente de prendre place dans la bergère de l'autre côté de la table et du cendrier puant. Cela aussi avait dérangé Maman. Lui, couché dans le canapé et suçant sa pipe. Elle, le dos bien droit dans la bergère, en train de lui confier sa vie. Quelque chose clochait dans ce face-à-face, mais les maux de tête l'empêchaient de déceler quoi exactement.

Ces quelques mois avaient eu au moins l'effet positif

de jeter les germes d'une amitié profonde entre Béatrice et moi. Aussi profonde que l'étang derrière la maison, mais pas autant que le lien qui me soudait à mon frère. D'ailleurs, Aubin, dans un premier temps, en avait pâti. Bien sûr, il m'accompagnait chez Béatrice (jamais je n'ai osé demander à Maman si mon amie pouvait venir chez nous), mais une fois délivrées de l'autorité adulte, nous abandonnions le garçon dans un coin du living, entouré de bandes dessinées et d'une collection de poupées aux bras cassés, aux yeux enfoncés et aux vêtements à moitié déchirés.

— Les poupées, c'est pas mon truc, avait un jour déclaré Béatrice.

En me faisant cette confidence, elle avait posé les mains sur mes épaules laissées nues par le T-shirt sans manches que je portais. Malgré la chaleur, j'avais frissonné. Et malgré moi, j'avais pensé à la cabane au fond du jardin. À ce moment fatal où Maman nous avait surpris. J'entendis à nouveau sa phrase saccadée : « Je – m'en – dou – tais. » Pourtant, la situation n'était pas comparable. Entre Béatrice et moi, il ne pouvait rien se passer.

Une main de Béatrice quitta mon épaule et remonta le long de mon cou. Sur ma joue, elle s'immobilisa. J'aurais pu lui mordiller les doigts, en signe d'amitié. J'y renonçai. Leur moiteur, avec cet arôme salé que je pouvais presque goûter tant ils étaient proches de mes lèvres, me retint. Ah, Béatrice avait peu de défauts, mais si je devais en citer un, j'aurais dit : ses mains éternellement moites. Même en hiver, quand le vent d'est vous écaille la peau. J'aurais préféré sentir les doigts d'Aubin. Les prendre entre mes dents.

— À quoi penses-tu ?

Je crus voir de la tristesse dans les yeux de Béatrice.

— À rien.

Derrière nous, Aubin poussa un soupir en tournant la page d'une bande dessinée. Béatrice me lâcha.

★

Il fut tout à fait naturel, ce premier septembre, que Béatrice prît place à côté de moi. Tous les élèves s'étaient choisi un voisin ou une voisine en une fraction de seconde et la place restée vide à côté de moi semblait lui revenir de droit. La place dont personne ne voulait pour celle dont personne ne voulait. Nous avions feint la déception, mais intérieurement, nous jubilions, heureuses de partager le secret de notre amitié.

Rien n'était plus difficile, pour Béatrice, que de rester concentrée plus d'un quart d'heure. Il suffisait que la maîtresse se mette à creuser un sujet, les conquêtes de César par exemple, ou la guerre froide qui faisait si peur à Maman, ou encore la laborieuse formation des montagnes, pour que l'esprit de mon amie s'envolât. Je pris mon envol aussi. Au lieu de suivre les stratagèmes de l'empereur de Rome, nous tournions la page du *Petit Atlas historique des écoliers* pour prendre quelques siècles d'avance. Et pendant que la maîtresse analysait la piètre majesté du mont Blanc, nous gravissions le Toit du monde, secondées par une cordée de sherpas marchant nu-pieds dans la neige crépitante. Parfois, un rayon de soleil venait se poser entre les courbes de niveaux, entre les traits bleus des rivières, entre les points plus ou moins grands indiquant des villes plus ou moins importantes – entre nos doigts. Dans ces brefs instants, nous savions avec une lucidité effarante que nous étions heureuses.